

Fête de famille Sous les arbres, la bombe

Anne-Christine Loranger

Numéro 322, avril 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2020). Fête de famille : sous les arbres, la bombe. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 27–27.

Fête de famille

Sous les arbres, la bombe

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Avec *Fête de famille*, Cédric Kahn revient à un classique souvent exploré dans le cinéma français, celui du déjeuner familial où, sous la bien-séance affichée, se révèlent les déchirures. Si le thème est connu, Kahn y insuffle un sang neuf à l'aide de la question peu explorée d'une bourgeoisie française moderne et désargentée et de dialogues rendus par une équipe d'acteurs au sommet de leur art. En résulte un joyeux bain de fraîcheur qui ne manque pas de profondeur, un *Festen* français qui plisse comiquement des yeux.

Au début, tout paraît normal. Une grand-mère aimante (Catherine Deneuve) célèbre son anniversaire avec ses enfants et petits-enfants dans sa vaste résidence de campagne du sud de la France. Les grands font la cuisine en prenant un verre tandis que les enfants répètent une pièce de théâtre écrite par la jeune Emma (Luàna Bajrami), la petite-fille d'Andréa. Il fait beau, c'est l'été. Seule une indéfinissable lourdeur plane dans l'air, telle une odeur de gaz. En lançant à son oncle Romain, qui lui demande le sujet de sa pièce : « C'est sur la famille. Je vais tout balancer », Emma annonce l'explosion qui ne va pas tarder. Précédée par un orage inattendu, sa mère, Claire (Emmanuelle Bercot), le mouton noir, est de retour après trois ans d'absence. Claire veut du fric. Son fric. Le fric de l'héritage de son père qu'Andréa a investi avec son second mari pour acheter la belle maison dont tous profitent. Sauf elle.

Spécialiste des films de famille, Cédric Kahn n'en avait pas moins tourné des genres très différents tels *Feux Rouges*, adaptation troublante d'un roman de Georges Simenon ou *Roberto Succo*, qui suivait un criminel italien. Avec *Fête de famille*, il revient à ses anciennes amours au sein d'une tragi-comédie où les trames de l'amour et de l'argent s'entrecroisent par l'entremise de dialogues si naturels qu'ils ont l'air improvisés. Le réalisateur, également acteur, y est Vincent, le fils psychorigide « qui a réussi ». Homme d'investissement, Vincent tient à garder la maison de sa mère, creuset de toutes les défaillances morales et financières de la famille. Au personnage de Vincent, Kahn oppose son frère, Romain (Vincent Macaigne), artiste plus ou moins raté, désargenté et irresponsable, mais sympathique dans son amour pour Rosita, une

jeune et ravissante Argentine. Romain vit sa vie à la façon de la plupart des membres de la famille, c'est-à-dire peu soucieux des conséquences de ses actes. Ils n'en ont pas besoin puisque c'est Claire, l'instable, la caractérielle, qui fait les frais, psychologiquement et matériellement, de l'irresponsabilité qui sévit sous les auspices d'Andréa. Là où il avait opposé Vincent et Romain sur le thème de l'argent, Kahn oppose donc Claire et Andréa sur celui de l'amour, un amour sous-tendu par la très belle chanson de Mouloudji, *L'Amour, l'amour, l'amour*.

Le rôle de Claire semble avoir été taillé sur mesure pour Emmanuelle Bercot, qui habite ce personnage de femme instable, bipolaire, à la fois mythomane et trop sincère, jusqu'au bout des ongles. Son personnage tient un bout d'une histoire secrète et Romain tient l'autre. Cela engendre des couches de tension électrisantes et d'impayables scènes à table. À ces deux personnages complexes, merveilleusement interprétés par le binôme Bercot-Macaigne, Kahn ajoute celui d'Emma, dont la colère contenue fait écho aux explosions constantes de sa mère. Le réalisateur joue du malaise engendré par la rage de ces deux femmes, finalement aussi abandonnées l'une que l'autre par leurs mères respectives. La complexité de ces rôles ne se retrouve pas chez Vincent, amalgame d'extrêmes maladroitement agencés, ni surtout chez Marie (Laetitia Colombani) et Jean (Alain Artur), les époux de Vincent et d'Andréa, à peine dessinés.

Si Kahn cherchait à créer son *Festen* à lui, la caméra d'Yves Cape rappelle davantage celle de Renato Berta dans *Milou en mai*, de Louis Malle. Ici et là, même lumière et une atmosphère champêtre qui rappelle *Le Déjeuner des canotiers* d'Auguste Renoir, alors qu'un peu plus loin l'orage gronde. Que l'orage soit celui de Mai '68 ou de la faillite financière qui menace la France actuelle, le parallèle est troublant, et réussi, même si le film de Kahn ne va pas si loin dans l'analyse sociale que le brillant film de Louis Malle. N'empêche que cette assemblée de gens qui s'aiment et se déchirent, qui tentent de survivre en créant et en se meurtrissant, met du baume au cœur et rappelle à l'esprit quelques beaux souvenirs de poésie. « À l'amour, c'est quand je t'aime / À l'amour, c'est quand tu m'aimes / Sans me le dire Sans te le dire... » ▲



1. Un *Festen* français saupoudré d'humour